

Le kintsugi en temps de crise

Laurie Bédard

Number 328, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bédard, L. (2020). Review of [Le kintsugi en temps de crise]. *Liberté*, (328), 79–79.

Le kintsugi en temps de crise

Laurie Bédard

On entre dans le premier recueil de poèmes de Virginie Savard comme on visite une amie blessée. On y décèle tout de suite la fragilité, une sorte de démission aussi, et quelque chose de précieux entre les pages, une lueur qu'il ne faudrait surtout pas chiffonner. Quiconque a déjà eu l'occasion de passer de longs jours figés dans l'angoisse s'y sentira chez soi comme dans son sofa préféré, pas tellement confortable, mais baigné du soleil qui traverse quand même la fenêtre. Je l'avoue, je m'inclus dans le lot, Virginie, et j'ai envie de te saluer, parce que ça prend du courage. Il n'y a aucun doute, la poésie de la déprime est à la mode, mais on ne la retrouve pas toujours si finement dépliée. Virginie Savard est de ceux qui réussissent à diriger avec grâce et grande vérité les lumières les plus sombres. Parmi eux, Frédéric Dumont, Marie Darsigny et Jean-Christophe Réhel. Dès le liminaire, je reconnais cette impuissance devant la détresse : « j'aimerais que ma souffrance ait un objet / que je puisse jeter », mais cette réminiscence n'a étrangement rien de douloureux. Elle me rappelle au contraire l'état d'observation accrue dans lequel la douleur nous plonge parfois. Il s'agit de la grande force de ces poèmes : la justesse du sentiment observateur de celui qui englue le regard de l'être dissocié, affûte ses sens et permet la révélation de ce qui, dans l'ordinaire, émeut.

Dans *Formes subtiles de la fuite*, on observe la progression d'un état de blessure de l'âme et du corps qui est projeté sur l'environnement (« la lumière flâne sur le soir / et je ne sais plus où j'habite »), d'une angoisse qui « expose ses entrailles / sur les murs du salon » et qui devient impossible à éviter. Surtout, le corps témoigne de la dureté de l'épreuve et la rend manifeste. Dans la poétique de Savard, le corps met en relief toute la douleur de l'âme, et c'est une translation importante, puisqu'elle permet de mesurer l'amplitude de ce genre d'affliction. On le sait, la santé mentale, surtout celle des femmes, surtout en littérature, est sujette à bien des regards obliques. Ce n'est pourtant pas un effet de mode ni pour faire joli. C'est une réalité, et c'est en tant que réalité qu'elle est ici décrite.

L'ombre des néons
dessine des visages hostiles
dans le creux des clavicules

la pression des autres corps
contre le mien dans le métro
m'empêche de m'effondrer

l'air graffigne mon calme

Pour se sauver de l'agression, il suffit de s'enfermer et de n'habiter que son corps, quitte à l'observer se casser,

puis se loger quand même dans ses derniers retranchements. Puisque dehors est une menace, le corps devient le seul espace possible, et la maison, son univers : « je ne sortirai plus dehors / plus jamais dehors les murs / ont tout ce qu'il me faut ». L'existence, tout comme la phrase, est ainsi hachurée et se dresse entre les espaces des limites à ne pas franchir, sous peine d'un inconfort que je reconnais : « dehors les gens / leurs regards les gens leur odeur / béton gouttières voitures les gens / dehors les fils électriques grésillent / les voisins hurlent ».

*Rien n'est figé,
sauf le sentiment.*

Entre le corps qui déraile, les « cheveux qui s'accrochent au vent du métro », le battement obstiné du cœur et la menace de tout ce qui est à l'extérieur, on trouve refuge au cœur des poèmes parmi les objets, dans « la persévérance / du moteur du frigo ». On habite « la maison déposée sur une chaise » et l'amour est rangé en sûreté, dans le congélateur. Il y a là quelque chose de rassurant. On peut encore toucher la dureté de la matière. Malgré l'intangibilité de la détresse, on peut enfin toucher quelque chose, mais ce n'est que temporaire. Rien n'est figé sauf le sentiment.

De la même manière que, par l'inventaire du corps, décliné et exposé comme support pour prouver la blessure, on peut voir se définir les contours de la douleur, dans la matérialisation du sentiment par les objets, on observe qu'ils n'ont pas pour simple but de meubler l'immense vide, ils le traduisent. Ils étalent et illustrent son inévitable emprise et rendent son expression réelle, presque palpable. Ils font office de solution devant l'incertitude, comme ce bon vieux truc de placer une horloge près d'un chiot en sevrage de sa mère : « je colle mon oreille contre la paroi de la sècheuse / j'entends battre son cœur ».

Si la poésie de Virginie Savard aborde frontalement les thèmes de l'angoisse, on ne peut pas dire qu'elle soit pour autant déprimante. Au contraire, j'y trouve un appui. Son projet littéraire est motivé par la réparation, sans donner de solution facile, mais s'insinuant avec grâce et poésie, à la manière de l'art du kintsugi, il coule en nous, et se loge quelque part en nos fissures : « Je coule de l'or dans les entrailles / je me fais kintsugi / sublimée par mes plaies / la résilience est / une céramique ». En ces temps incertains, où la pandémie fait rage, alors que nous sommes placés en confinement, alors que nous ne savons pas encore quand dehors sera à nouveau fréquentable, il est étrangement bon de se bercer dans ces pages et de tenir ensemble le fil qui recoud la respiration. L

Virginie Savard
*Formes subtiles
de la fuite*
Triptyque, 2020, 96 p.